

«On ne naît pas Homme, on le devient...»

Entretien avec Jean-Pierre OBIN

AGORA Débats Jeunesse n°6, 1996

AGORA : — Jean-Pierre Obin, vous êtes inspecteur général de l'Éducation nationale dans le groupe Établissements et Vie scolaire. Est-ce que vous pouvez nous dire quelles sont les missions de ce groupe ?

J-P. OBIN : — L'Inspection générale est divisée en groupes de spécialistes (les mathématiciens, les littéraires, etc.), et de généralistes. Pour le Second degré, le groupe Établissements et Vie scolaire a en charge, outre les aspects généraux de l'organisation des établissements scolaires, la responsabilité du recrutement, de la formation et de l'évaluation des chefs d'établissement, des conseillers d'éducation et des documentalistes.

AGORA : — Est-ce que la question du pourquoi étudier vous paraît une question désabusée, sceptique, insolente, éventuellement féconde ? Comment peut-on envisager cette question du point de vue de ceux qui ont la responsabilité de la conduite des établissements scolaires ?

J-P. OBIN : — Dans le système éducatif, c'est une question que l'on se pose. À quoi sert l'école ? Pourquoi scolariser autant de jeunes et pour quoi faire ? Quelles sont les missions confiées à l'école aujourd'hui et par

voie de conséquence, comment justifie-t-on l'allongement des études ? Sur le plan purement institutionnel, l'article premier de la loi d'Orientation de 1989 définit les missions confiées à l'école et les finalités des études. L'école poursuit une finalité culturelle, la transmission des savoirs, une finalité civique, former le citoyen, une finalité professionnelle, préparer à un métier, et puis une finalité individuelle, l'épanouissement personnel des élèves, sans doute moins précise que les précédentes, auxquelles on doit ajouter une 5^e finalité davantage tournée vers la société, qui est de contribuer à l'égalité des chances, c'est-à-dire de participer à la démocratisation. Donc, quatre finalités tournées vers les enfants, les adolescents, les jeunes et une directement tournée vers la société. On pourrait dire que la réponse à la question *Pourquoi étudier ?* se trouve là, dans la loi d'Orientation. On étudie pour s'instruire, pour devenir un citoyen, pour acquérir des compétences professionnelles, pour s'épanouir et pour sélectionner les élites sur la

base du savoir. Évidemment, c'est une lecture réductrice, purement institutionnelle. Ce qui est intéressant, c'est de voir que, lorsqu'on les interroge (et un sociologue l'a fait récemment, c'est Robert Ballion), les différents acteurs des établissements scolaires (c'est-à-dire les chefs d'établissement, les professeurs, les élèves), se déterminent de manière assez différenciée par rapport ces finalités-là.

AGORA : — Est-ce que vous pouvez nous en dire plus sur cette enquête et nous commenter ses résultats ?

J-P. OBIN : — Si vous voulez. Robert Ballion a donc interrogé en 1995 des proviseurs, des enseignants et des lycéens pour leur demander de classer par ordre d'importance les finalités des études au lycée et au lycée professionnel. Arrive en tête, pour tous, la finalité culturelle, la transmission des connaissances, ceci massivement chez les enseignants avec plus de 60 % des voix. Les élèves ne sont que 46 % à l'avoir classé en 1^{er}, tandis que les proviseurs sont un peu moins de 60 %. En 2^e position, arrive l'épanouissement personnel avec une sensibilité un petit peu plus importante chez les enseignants. En 3^e position, l'éducation du citoyen recueille 1/3 à 1/4 d'opinions positives selon les catégories, et en dernier, en tout cas pour les proviseurs et les enseignants, on trouve la formation professionnelle. Cet objectif est classé en 1^{er} par 47 % des élèves, contre 19 % des professeurs et 18 % des proviseurs seulement. C'est la seule vraie divergence à l'intérieur des établissements scolaires : la priorité à accorder à cette finalité-là. On voit bien les raisons qui portent les lycéens d'aujourd'hui à attendre des

études une préparation professionnelle. C'est essentiellement un phénomène lié à la peur du chômage.

AGORA : — Y-a-t-il des conséquences de ces divergences de représentations des finalités des études dans la façon dont les choses se passent concrètement dans les établissements scolaires ?

J-P. OBIN : — Bien sûr, pour schématiser on pourrait dire que dans les établissements scolaires, en tout cas dans les lycées, les professeurs viennent offrir des savoirs, et les lycéens viennent chercher un diplôme. La relation pédagogique est fondée sur un mal-entendu. Cela n'empêche d'ailleurs pas les établissements de fonctionner. Les études ne s'en ressentent pas trop car des compromis se passent. Prenons l'exemple d'un grand lycée de province, dont j'ai évalué récemment le fonctionnement à l'occasion d'une étude nationale sur l'absentéisme des lycéens. C'est un lycée intéressant, parce qu'il est d'une part défavorisé par son recrutement, il recrute essentiellement des jeunes de banlieue plutôt défavorisée, et d'autre part performant, car il les fait réussir. Comment s'y prend-il ? Et bien, il s'y prend en entretenant une pression constante sur les élèves et sur le travail en classe, les contrôles, et les devoirs à la maison. Le contrôle des absences est extrêmement strict, rigoureux. Il est la préoccupation permanente des conseillers d'éducation et du proviseur. Or il est basé sur une hypocrisie fondamentale : du propre aveu des élèves, 80 % des mots d'absence sont des faux, les conseillers d'éducation qui passent beaucoup de temps à les contrôler le savent, et les élèves

se savent qu'ils le savent ! Pourtant cette activité ne leur semble pas inutile. À quoi sert-elle ? À entretenir le stress scolaire ! Le principe qui permet un accord entre le proviseur, les élèves et les professeurs, ce n'est pas la vérité, c'est l'efficacité, c'est « la fin justifie les moyens ». Au fond, on est d'accord sur ce principe-là. Si les élèves s'absentent pour une courte durée, s'ils sèchent un cours ou un contrôle sur table, ce n'est pas pour autant qu'ils ne travaillent pas. C'est qu'ils gèrent leur temps dans la perspective stratégique de réussir au baccalauréat. Et comme les professeurs sont d'accord là-dessus et l'administration également, alors, on peut faire semblant.

Quant au savoir... et à l'éducation... Dans la même enquête de Robert Ballion, les lycéens affirment que les valeurs les moins bien transmises par le lycée sont le respect et l'honnêteté. On ne fonctionne pas impunément sur l'hypocrisie instituée !

AGORA : — Ici, se pose une question : dans ce fonctionnement, que devient la finalité d'apprendre par rapport à la finalité du diplôme ? N'est-on pas là au cœur de la perte de sens dont vous parlez dans un de vos ouvrages ?

J-P. OBIN : — Oui, mais je pense qu'on ne se situe pas tout-à-fait au même niveau. Je crois qu'il faut distinguer ici, comme le fait Hannah Arendt, les moyens, la fin et le sens. On est avec les « études » dans une activité dont le sens a été perdu. Et c'est parce qu'il y a, comme souvent dans la société actuelle, une perte du sens des activités que leurs fins dégénèrent elles-mêmes en moyens. Hannah Arendt prend l'exemple du menuisier qui

construit une table. Elle distingue l'objectif qu'il poursuit, la fin, de la signification de l'activité. Elle distingue en anglais le « pour », c'est-à-dire « for the sake of » (en considération de), de « in order to » (afin que). Elle écrit ceci : « *Comme si le menuisier, par exemple, oubliait que seuls ses actes particuliers lors de la fabrication d'une table sont accomplis dans le mode du « afin que » mais que toute sa vie de menuisier est régie par quelque chose de tout à fait différent, à savoir une idée plus vaste, « pour » laquelle, principalement, il est devenu menuisier.* »

Lorsqu'on pose la question *Pourquoi étudier ?*, la langue française ne permet pas de faire une distinction comme l'anglais entre « for the sake of » et « in order to », mais on pourrait essayer d'écrire pourquoi en un seul mot, pour indiquer « dans quel but », et pour quoi en deux termes, pour marquer qu'il s'agit cette fois-ci d'essayer de trouver la signification de l'action. Le baccalauréat peut être un but pour la vie lycéenne, il ne peut en aucune façon donner le sens de cette vie. En l'absence de signification, les études deviennent une activité de production, de fabrication. On fabrique des bacheliers. On a de nos jours des objectifs de productivité dans les établissements scolaires. Et le rôle de plus en plus prégnant d'un appareil de statistiques du ministère de plus en plus sophistiqué accroît encore cette dérive productiviste. On ne sait plus au fond très bien pourquoi, il faut avoir le baccalauréat, puisqu'on dit en même temps que le bachot ne sert plus à rien dans la vie, car tout le monde ou presque va l'avoir. Le sens même de ce diplôme par rapport aux études semble se perdre. Alors...

Hannah Arendt ajoute aussi : « *L'attitude qui consiste à considérer les activités humaines comme un processus de production ou de fabrication ne peut non plus donner sens aux événements particuliers, parce qu'il a dissous tout le particulier en moyens dont le sens s'évanouit au moment où le produit final est achevé : les événements, les actions et les souffrances singuliers n'ont pas plus de sens ici que le marteau et les clous par rapport à la table achevée* ». En d'autres termes, si vous posez la question à un bachelier d'aujourd'hui de savoir quels sont ses souvenirs en histoire, en géographie ou en mathématiques, il risque de vous répondre : « *le prof était chiant !* » ou encore « *j'ai eu du pot, j'ai révisé le sujet la veille, j'ai décroché un 12 au bac* ». Et le « sens » des études d'histoire ou de sciences reviendra à la manière dont il a pu traverser sa scolarité secondaire pour décrocher le fameux diplôme. On n'est pas loin du non-sens.

Cette prégnance du diplôme a pour effet de dissoudre le sens du processus, du lent processus d'apprentissage que le diplôme ne devrait avoir pour fonction que de valider. Le sens des études ne peut résider dans le mode de scolarisation ou dans l'épreuve instituée pour certifier la valeur de la scolarité. Étudier, c'est quelque chose de beaucoup plus fondamental.

AGORA : — Qu'est-ce que ça pourrait être?

J-P. OBIN : — Si les hommes étudient, c'est pour quelque chose qui doit être relié, ¹ non pas à leur nature, mais à leur condition. Oui, la caractéristique des hommes, c'est qu'on ne naît pas homme, mais qu'on le devient, alors qu'on naît chat ou éléphant. On

ne naît pas homme, on naît bébé. Et on s'élève à la condition humaine comme on s'élève à la condition de citoyen. L'éducation est absolument nécessaire pour transformer le jeune enfant en un homme adulte. Autrement dit l'étude est une des manières que les hommes ont à leur disposition pour s'élever à la condition humaine. Et c'est là une particularité des hommes par rapport aux autres créatures. En d'autres termes, on ne naît pas cultivé, on ne naît pas moral, on ne naît pas citoyen mais on peut le devenir, on le devient par toute une série d'activités, notamment par les études. C'est un moyen d'accéder à l'humanité, c'est pourquoi traduire ce type d'activités en objectifs comporte un risque : c'est que l'objectif apparaisse alors comme le sens de l'activité et fasse perdre de vue son sens profond qui est lié à l'accès à l'humanité.

AGORA : — Mais alors comment éventuellement restaurer le sens de l'activité qui fonde la mission des établissements scolaires et la rencontre entre des enseignants et des étudiants ?

Il y a une condition qui me paraît nécessaire, même si elle n'est pas suffisante, c'est que les éducateurs eux-mêmes (professeurs, conseillers d'éducation et chefs d'établissement) soient convaincus de ce que je viens de dire, et donc qu'ils sont des éducateurs. C'est-à-dire qu'ils soient convaincus du fait que le sens de la scolarisation ne réside pas dans les objectifs mais dans le contenu des études et dans la relation éducative, dans le magistère à la fois culturel, moral et civique qu'ils exercent et qui constitue aussi le sens de leurs divers métiers.